

Requiem

Céline Jodoin

Numéro 135, 2012

La prière

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68134ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jodoin, C. (2012). Requiem. *Moebius*, (135), 133–134.

CÉLINE JODOIN

Requiem

Dimanche matin. La journée débute aussitôt que mon pied touche le sol. Froid et désagréable. Comme le marbre. J'allume un lampion qui se consumera au fil des heures et des mots que je ne prononcerai pas. Le dimanche ma voix se terre. Elle demeure enfouie à l'intérieur de ma gorge. Un canal qui étrangle une procession de palabres. Dans la gestation des silences, je prie. Je prie dans ma tête. C'est dans ce cagibi que j'expie les mensonges. Mes péchés. Si je ne parle pas, je ne pêche pas. Je berce mon corps flétri. La chaise craque. Mes os élimés aussi. Le balancement est un mouvement de métronome usé. Il règle la cadence et dissout les minutes. Mon œil braqué sur l'horloge dévore les heures qui s'étiolent. Une prière pour chaque plainte enfouie dans mon centre. Mon ventre se libère peu à peu des souffrances qui l'habitent. Il faut que je tienne jusqu'au crépuscule. Toujours cette peur, celle de ne pas pouvoir me glisser jusqu'à l'agonie du jour. Cette solitude, vierge de chair mais inondée par la mort, me hèle comme une main tendue, comme un soupir retrouvé. La prière mobilise ma chair. Je ne ressens pas le besoin de boire, de me gaver. Le jeûne s'inscrit dans ce désir de purification. Il le faut. Succomber serait rompre avec le cours des choses déjà établies. Je célèbre la messe à ma façon. J'entonne des chants inaudibles. Je verse l'eau d'un baptême qui se renouvelle chaque fois que mon esprit rumine les mots. Sous mes paupières laquées par les ans, je cueille, recueille les psalmodies entretenues. La plainte des litanies évanouies.

Lorsque l'heure sonne enfin, je lève ma carcasse en berne. Je me dirige, sans bruit, vers le monde extérieur,

traînant mon châte de secrets dans un lieu qui n'espère plus que le bruit de mes pas. Lourds comme des confessions.

C'est sous un ciel rose et gris que je me retrouve. Enfin. L'espace de deux respirations, je pousse une porte au grillage ouvragé. Le mouvement des charnières émet un grincement long et obscène qui expire jusqu'au tréfonds de ma chair puis la soulève en un frémissement. Liturgie dominicale. Mon haleine spectrale déverse un effluve qui vagabonde jusque dans le brouillard naissant. Ne pas reculer, ni oser un regard vers l'arrière. Je fais ce voyage pour me rendre jusqu'au bout. Comme d'habitude. Sur le seuil, les pieds soudés au sol gelé, je reste coite devant l'allée qui se ternit au fil des heures.

De chaque côté, les arbres aux nuques chauves. Cortège vibrant sous le vent qui dérive; sentinelles du trépas ornant le chemin qui s'étire. Me mène. Me ramène vers des amitiés, des amours ensevelies. Je traverse la nef. Les cailloux sur lesquels je trébuche scindent le silence monocorde de la mort. Une trêve. Un regard à droite, l'impression que le ciel se fond dans la terre et qu'enfin, j'ai atteint le lieu. Dernière escale. Mes mains déposent un bouquet de fleurs. Dispersant les offrandes et les cendres encore chaudes des souvenirs, je m'agenouille. Pénitente. Les mains repliées, suspendues au-dessus du granit; les épaules meurtries par la brûlure de la prière. Des larmes en stries iodées brouillent la frontière clandestine entre tombe et berceau. Requiem. Des louanges pendues à mes lèvres, ressuscitées par la sagesse, et les membres encore étendus sur l'herbe givrée, je devine le reflet absent de la fosse, la nudité embaumée sous les solives de bois vernis.

Debout, les veines gonflées de psaumes. Un chapelet de promesses noué à mon cou, je laisse les ombres des stèles, les épitaphes disparaître. Mon pas lent et mou soulève la poussière. Je prie. Encore. Pour retrouver mon chemin. Le retour. Je déverse enfin des mots effarouchés par le vent qui commence à gémir. La tête enveloppée dans un linceul je m'en retourne. La cloche au corps, sonnante le glas. Une autre fois.